

LE PROPAGATEUR

Vol. V.

SEPTEMBRE 1908

No 9

La chronique. — Un nouveau livre sur Lourdes. — A Lourdes. — Eucharistie.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Les forces catholiques dans le monde. — Exhortation du Saint-Père au clergé catholique. — Le pape de l'ordre. — Le bon cœur de Pie X : deux traits émouvants. — Aux archives du Vatican. — Le congrès eucharistique : paroles du cardinal Vannutelli ; les fausses nouvelles ; prêtres atiors ; déclaration de Mgr Bruchési ; le prochain congrès à Montréal. — La politique des voyages du roi Edouard. — Les universités d'Irlande. — Les miracles à Lourdes. — Le dévouement d'un pasteur. — Un curé à sa place. — *L'Univers* et les fêtes de Mgr de Laval : hommage à M. Philippe Hébert ; les fêtes de l'inauguration ; un magnifique écho du discours de M. Gerlier ; une parole de Mgr Bruchési. — Lettre de M. Gerlier à M. le comte de Mun. — Comment M. Thompson juge les Frères de la Doctrine chrétienne. — Les fêtes acadiennes ; mise au point de l'histoire de l'Acadie par M. Pascal Poirier. — Mgr Laflamme, recteur de Laval. — Eloge de M. Jetté et de la race française au Canada par le *Mail* de Toronto. — Les restes du fils de La Vérandrye et du Père Aulneau au Manitoba. — Nos sociétés nationales : l'Alliance, les Artisans. — Le Dr Pelletier et les sociétés ouvrières internationales. — Les défunts du mois.

L'un des plus distingués collaborateurs de *La Croix* de Paris, qui signe *Franc* et parle de même, publie récemment un bel article : *Coup d'œil consolant*, sur la situation des forces catholiques dans le monde. Après avoir dit, à propos du dernier congrès des catholiques allemands à Dusseldorf, que, malgré certains nuages (les mariages mixtes et le modernisme), "le ciel des catholiques allemands est plus plein de promesses que jamais", et que "la procession eucharistique de Londres sera demain le signe public de la transformation du monde britannique passant du protestantisme persécuteur à un libéralisme plein de sympathies", l'écrivain français continue :

Nous avons, à plusieurs reprises signalé, à titre d'information, le mouvement de conversion qui, dans la ville et la région de Philadelphie (États-Unis), a remené au catholicisme pasteurs, fidèles et communautés religieuses. Le protestantisme partout est enserré dans l'alternative ou de se dissoudre en vertu de son principe de libre examen en une vague religiosité qui n'est

plus qu'un néant religieux, ou de revenir au principe d'autorité doctrinale qui, logiquement, doit le conduire au Pape et à l'Eglise romaine. Les situations acquises, les liens du mariage pour les pasteurs, l'appât des biens matériels, l'amour-propre sont, il est vrai, des obstacles terriblement puissants. L'exemple de Philadelphie prouve qu'ils peuvent être franchis. Sous l'égide de la liberté protectrice que le cardinal Gibbons exaltait récemment, dans une interview donnée à notre correspondant romain, il est permis d'espérer pour le catholicisme américain, malgré les incessantes défections, fruits de l'émigration, de l'ignorance et du mercantilisme matérialiste, des jours de triomphe.

L'Amérique du Sud recueille les fruits du Concile tenu à Rome, il y a quelques années, par les évêques de l'Amérique latine. Cette Eglise était, depuis des siècles, minée par de bien graves maux. Elle les répare peu à peu. Le clergé, trop rare, se forme. La paix publique renaît, grâce, en grande partie, à l'intervention pacifiante du Saint-Siège. Evêques et Congrégations religieuses travaillent de concert. De grands progrès sont réalisés: demain en verra de plus frappants.

Un mouvement profond secoue la vieille Asie. De Constantinople à Tokio, c'est un monde nouveau qui paraît surgir.

Il est impossible de prévoir à travers quelles péripéties les institutions modernes s'établiront dans ces immenses empires, les plus vastes du monde.

Mais il est d'autre part impossible de ne pas augurer que la vérité profitera des transformations opérées dans ces vieux peuples païens.

Que si nous revenons vers notre Europe, loin de laquelle le fil des idées nous a entraînés, voici la Russie qui, dans ses sphères les plus officielles, cherche le moyen, indispensable pour elle, de laisser surgir, en dehors de l'influence polonaise politique, une Eglise catholique slave unie à Rome; l'Espagne, sous la forte et catholique impulsion de M. Maura, se relève et se fortifie; en Portugal, la "croisade" réunit les forces catholiques, et on espère qu'elles triompheront des préjugés gouvernementaux séculaires; la catholique Belgique étonne par sa vigoureuse défense au milieu d'extraordinaires complications; les catholiques de Hollande se font respecter, et, minorité, s'élèvent au pouvoir; en Autriche, on déblaye les vieilles positions, et le catholicisme ne peut qu'en bénéficier; en Suisse, la séparation des Eglises et de l'Etat se fait de proche en proche avec un caractère sympathique aux catholiques.

Restent les pays les plus travaillés par la secte, l'Italie et la France... N'en parlons pas et terminons cette consolante revue mondiale par une pensée d'espérance. Les dons de Dieu sont sans repentance. S'il entre dans les vues de la Providence qu'une ère de bienfaisante liberté commence un peu partout pour le catholicisme, appelé à sauver le monde du matérialisme grossier qui le guette, nous croyons pouvoir espérer que nous ne resterons pas en dehors de ce bienfait. Arrêtons-nous aujourd'hui sur cet espoir, et remercions Dieu.

* * *

A l'occasion du prochain cinquantenaire de son sacerdoce, le Saint-Père vient de lancer une exhortation au clergé catholique qui restera, sans aucun doute, l'une des plus belles pages sur la grandeur et les responsabilités du sacerdoce catholique qui ait jamais été écrite depuis saint Paul. La sainteté de la vie est pour le prêtre d'une rigoureuse nécessité. Le caractère et la dignité de son ministère le prouvent puisqu'il doit être la lumière du monde, le sel de la terre, le représentant du Christ; on en trouve

la preuve encore dans le soin vigilant avec lequel l'Eglise s'applique de toutes les manières à cultiver la sainteté de ses ministres et dans l'unanime enseignement des Saints Pères et des Docteurs qui réclament du prêtre une vertu supérieure, sans comparaison, à celle des simples fidèles. Après avoir indiqué en quoi consiste proprement la sainteté sacerdotale, le Saint-Père expose en détails quels sont les principaux moyens pour l'acquérir. Ce sont la prière assidue et fervente, la méditation quotidienne des choses éternelles, la lecture des livres pieux et surtout de la Sainte Ecriture, l'examen de conscience. Sa Sainteté démontre comment toutes ces pratiques sont non seulement utiles, mais absolument indispensables, pour que le prêtre puisse se sanctifier personnellement et s'employer avec un véritable fruit à la sanctification des autres. Le Pontife exhorte chaleureusement le clergé à faire replendir en lui la chasteté, la déférence et l'obéissance aux évêques et surtout au Siège apostolique, la charité qui est la grande gloire du sacerdoce catholique, cette charité qui soulage les malheureux, qui instruit la jeunesse et qui la préserve des erreurs et de la corruption, qui répand la paix parmi les hommes, qui évangélise les peuples jusque dans les contrées les plus inhospitalières et les plus barbares, qui gagne les âmes au Christ et qui fait du bien même aux persécuteurs. Enfin, après avoir recommandé la pratique des exercices spirituels, la retraite du mois et les associations sacerdotales, le Pontife adresse à Dieu et à la Vierge une fervente prière pour la sanctification de tout le clergé, et il termine en accordant au clergé la bénédiction pontificale.

L'important document porte la date du 4 août, anniversaire de l'élection de Pie X au souverain pontificat.

* * *

Pie X est avant tout un homme pratique et un homme d'action ; mais c'est aussi le grand ami de la discipline et de la réglementation. Les réformes ne se comptent plus qu'il y a voulues et aussitôt parfaites. M. Paul Bourget, l'autre jour, l'appelait, dans un article à *l'Echo de Paris*, dont tout le monde a parlé, le pape de l'ordre. On annonçait qu'un orgue monumental, qu'on veut offrir au Saint-Père à l'occasion de son jubilé sacerdotal, sera bientôt installé dans la basilique de Saint-Pierre et M. Bourget écrivait :

C'est un bien petit hommage que la présentation d'un orgue, si parfait soit-il. C'est un hommage pourtant, et tous les bons Français voudraient les multiplier, ces marques de respect, quand il s'agit de Pie X. — du Pontife, peut-

être, qui a le plus clairement vu que le caractère essentiel de la catholicité est dans sa discipline et sa hiérarchie. Grand Pape, qui s'appellera devant l'histoire le Pape de l'ordre. Je ne sais pas de plus glorieux surnom. Un perspicace sociologue de notre époque a dit un jour: "Il n'y a plus contre la barbarie que quatre forteresses encore debout; la Chambre des lords en Angleterre, le grand état-major allemand, l'Institut de France et le Vatican." Formule admirable, quoiqu'elle soit si douloureuse pour ceux d'entre nous, il en reste, qui se souviennent de Sedan. Raison de plus pour être reconnaissants de toute notre âme au gardien vigilant de la quatrième de ces forteresses, celle qui est la nôtre, au même titre que l'Institut, puisqu'elle est, elle aussi, un des bastions de notre pensée. Ce présent, venu de France, lui dira cette reconnaissance, et si méritée.

* * *

Ce pape de l'ordre, il a grand cœur aussi, tous ceux qui l'approchent ne cessent pas de le redire. Le 31 juillet, Sa Sainteté recevait, dans la salle Royale, au Vatican, deux cents vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres. Quand le pape entra dans la salle, les bons "Petits Vieux et Vieilles" se levèrent et l'acclamèrent. Le Saint-Père sourit, il alla vers tous et donna à chacun son anneau à baiser. L'émotion était grande, racontent les dévôts. On lut une adresse à Sa Sainteté et on lui présenta un lis, en l'assurant qu'on priaît saint Joseph tous les jours pour lui. Alors le bon pape leur parla à tous, leur disant des paroles d'affectueuse bienveillance et les bénissant. Quant on sait l'immense charge des diverses occupations qui lui incombent, on ne peut pas ne pas admirer que Pie X sache quand même trouver du temps pour les modestes "Petits Vieux".

Le *Figaro* donnait au lendemain de cette audience un trait fort joli de la bonté du pape. M. Camille Bellaigue, lors de son récent voyage à Rome, raconta à Pie X qu'une marchande de journaux, qui occupe à Paris pour son commerce un kiosque voisin de Sainte-Clotilde, parlait toujours du pape avec la plus vive admiration. Le Saint-Père voulut bien charger M. Camille Bellaigue de porter à son humble admiratrice son portrait et un autographe. "On devine la joie et la fierté de cette pauvre femme, termine le journal parisien, en recevant le cadeau pontifical. Elle écrivit immédiatement à son curé pour lui faire part de l'honneur si inattendu dont elle était l'objet. — Ce trait de bonté de Pie X est touchant. Et, puisque sa bénéficiaire appartient à la presse d'une certaine manière, la presse se doit de lui donner une large publicité."

* * *

A propos des réformes de la curie romaine, qui viendront en force, comme l'on sait, le 3 novembre, on s'occupe actuellement à

Rome de plusieurs changements dans la localisation des archives des divers bureaux.

L'un des heureux résultats sera que ces documents, très précieux pour les historiens, seront réunis au Vatican à la disposition des savants. C'est ainsi qu'on procède, en ce moment, au transfert des archives de la secrétairerie des Brefs, qui a été rattachée, comme on le sait, à la secrétairerie d'Etat. Les archives qui se trouvent à la chancellerie ont été transportées dans la collection des archives au Vatican. Les plus anciennes, qui vont de saint Pie V à Grégoire XVI, sont dès maintenant à la disposition du public. Il y a plus de 6,000 volumes. Ce sont des pièces qui concernent la collation de bénéfices, de dispenses, etc., très précieuses pour les recherches de noms. Les archives du Vatican se sont aussi accrues des archives consistoriales relatives aux nominations des évêques, etc.

* * *

Le congrès eucharistique qui se tient à Londres — du 9 au 13 septembre — au moment exactement où nous écrivons ces lignes, sera sûrement l'un des grands événements de l'année du jubilé de Pie X. Ces solennelles assises en l'honneur du Dieu de l'Eucharistie prennent, chaque fois, de plus en plus d'importance. "A Tournai", a dit le cardinal Vincent Vanutelli, qui représente le pape à ce congrès, comme il l'a déjà fait à plusieurs autres, en qualité de cardinal-légat, "à Tournai, j'étais le seul cardinal, et, avec le nonce, il n'y avait à mes côtés que six ou sept évêques. A Metz, les cardinaux étaient deux et il y avait environ vingt-cinq évêques. A Londres, nous serons neuf cardinaux et plus de cent évêques." Ce dix-neuvième congrès eucharistique sera donc encore plus brillant que ceux qui l'ont précédé. Il est impossible de ne pas remarquer que le fait qu'il se célèbre en terre anglaise et sous la protection du drapeau anglais et des libertés anglaises, est partout commenté. "Cette liberté dont nous jouiront à Londres, disait encore le cardinal-légat, fait grand honneur au peuple anglais qui montre ainsi le sérieux et l'honnêteté de son caractère. Nous irons au congrès de Londres, non pas comme des conquérants prêts à porter ombrage aux sentiments populaires anglais, mais nous y allons, pleins pour les protestants, qui sont nos frères, de ce respect qu'ils montrent pour nous. Nous ne leur demandons pas de privilèges, mais seulement cette liberté qu'ils nous offrent avec tant de courtoisie".

Les nouvellistes et les *reporters*, suivant leurs coutumes, s'en sont donné au sujet de ce congrès. Ils ont créé — pour la démentir le lendemain — la nouvelle que le roi Edouard allait recevoir le légat du pape en grande pompe. "Personne n'y a songé", m'écrivit un correspondant bien placé pour savoir, "excepté les *reporters*". Quelques sociétés protestantes ont tout de suite protesté. Le roi a paraît-il donné à leurs protestations un très simple et assez froid accusé de réception.

Nous aurons, sans doute, occasion de parler en octobre de ce congrès. Dès aujourd'hui notons, puisque les dépêches de la presse associée en parlent hier au monde entier, que Mgr Bruchési, qui assiste au congrès, ayant pris la parole, a produit une impression profonde en affirmant, dans un geste superbe, qui montrait réunies les couleurs papales et les couleurs anglaises, que "les catholiques du Canada sont également attachés au drapeau de leur foi et à celui de leur loyauté". Mgr l'archevêque a aussi invité les congressistes à choisir Montréal pour le siège du XX congrès international, en 1910. Pour le moins, la proposition semble rencontrer beaucoup de sympathies.

* * *

Il paraît douteux que le roi Edouard donne dans les idées extrémistes des membres de la *Protestant Alliance*, car sa politique est celle d'un pacifique. Certes, il n'oublie pas les intérêts de son pays. Mais il sait voir où ils sont vraiment. Le directeur du *Gaulois*, M. Arthur Meyer, consacrait l'autre jour (17 août), un magnifique article aux "voyages du roi Edouard". Nos lecteurs seront heureux de lire ce magistral exposé de l'action personnelle du fils de la reine Victoria dans la politique mondiale. La constitution anglaise dit que le roi règne mais ne gouverne pas. Dans un sens, c'est vrai. Mais Edouard VII, élevé à bonne école, sait user de l'énorme influence que lui assure son droit de "régner". Lisez plutôt :

Les événements se poursuivent avec une implacable logique, que ne perçoivent pas toujours les spectateurs, troublés par certaines contradictions plus apparentes que réelles. Au cinématographe européen qui se déroule devant les yeux émerveillés de nos contemporains, les tableaux peuvent se succéder sans lien apparent, mais c'est toujours la même pensée directrice, la même volonté immuable qui les mettent en mouvement et en règlent l'ordonnance. Dans le metteur en scène prestigieux qu'est le roi d'Angleterre, on ne sait ce qu'il faut admirer davantage de la fermeté et de la rigidité de ses desseins, ou de la fertilité des ressources qu'il déploie pour les faire triompher. Ce

grand patriote, qui sait sa gloire et celle de sa Maison intimement liée à la gloire de l'Angleterre, peut mesurer patiemment le temps, puisqu'il a pour lui la durée. Aussi ne s'attarde-t-il pas dans une conception dont l'événement lui démontre l'inopportunité ; il ne s'embarrasse pas davantage des conséquences générales et lointaines d'une politique dont il assure les bénéfices immédiats à sa patrie. En grandissant hors de toute mesure le Japon, ne précipite-t-il pas l'heure du péril jaune ? En obligeant le Sultan à abdiquer son pouvoir absolu, en donnant aux Jeunes-Turcs la conscience de leurs forces, ne déchaîne-t-il pas le péril musulman ? Peu lui importe le prix auquel il lui faudra payer plus tard les avantages qu'il entend recueillir aujourd'hui — l'heure venue d'établir la balance, il avisera. Ce qu'il veut assurer, c'est l'intangibilité de son empire colonial ; ce qu'il veut maintenir, c'est la domination maritime de l'Angleterre. Il est, il entend rester le premier impérialiste de son royaume.

Lorsqu'il succéda à sa mère dont le règne glorieux fut assombri à son déclin par les tristesses du Transvaal, l'opinion européenne, déconcertée par les victoires anglaises, se plut à exagérer les sacrifices qu'elles imposaient au vainqueur. On disait que le trésor de l'Angleterre était épuisé, que sa flotte et ses marins étaient très éprouvés. La Russie entrevoyait sa propre suprématie en Asie, sa prépondérance en Perse ; elle escomptait le soulèvement et l'affranchissement de l'Inde. Des faiseurs de calculs démontraient que les flottes réunies de Russie, de France et d'Allemagne, auraient facilement raison de la marine anglaise. *Finis Britanniae!* Le monde respirait. Edouard VII souriait, et son sourire voilait son dessein, supérieur au destin. Il fit ses premiers voyages. Paris salua avec sympathie l'ancien prince de Galles. Le Roi comprit et se fit accompagner par la Reine. Le flirt commençait. Entre temps, il visitait l'Italie et l'engageait au fameux "tour de valse" si agréablement raillé par le prince de Bülrow, tandis qu'il engageait des négociations avec le Japon, dont il avait reconnu la puissance encore insoupçonnée. L'Europe n'était qu'attentive. Pour la mieux endormir, il fit grand accueil au ministre Bannerman, en dépit de ses sentiments conservateurs et aristocratiques, parce que le pacifisme traditionnel des libéraux masquait mieux son propre impérialisme. Aussi ne s'alarmait-on pas encore si le flirt devenait l'entente cordiale, si les négociations avec le Japon tournaient au traité d'alliance. Le coup de tonnerre de Port-Arthur éclata dans ce ciel serein. C'était la guerre, plus la défaite de la Russie. Londres illumina. C'était le triomphe de l'Angleterre au moins autant que celui du Japon. Le premier acte du scénario royal était joué. L'Angleterre, qu'on croyait battue, s'était fièrement redressée ; la Russie rejetée en Europe, c'était le patrimoine asiatique sauvegardé ; la flotte russe détruite, la flotte française gagnée à l'entente cordiale, il n'y avait plus en face de la flotte anglaise, au lieu de la triple Armada franco-germano-russe dont on la menaçait, que la flotte allemande ; enfin, la Russie impuissante, c'était la France isolée devant l'Allemagne, et plus que jamais obligée de se réfugier, comme dans un suprême asile, dans les bras de l'Angleterre.

* * *

L'Irlande est enfin dotée de la liberté de l'enseignement supérieure. Lors de son séjour de quelques heures à Montréal, l'été dernier, le cardinal Logue disait à un journaliste qui l'interrogeait au sujet du bill des universités d'Irlande : " Eh ! nous acceptons ce que le projet a de bon, et il en a beaucoup... quant au reste, nous saurons attendre, mais nous ne désarmerons point ". Le

rédauteur à l'*Univers* des choses extérieures, M. L.-Nemours Godré, parle ainsi du bill de M. Birrell :

Le projet de loi de M. de Birrell, voté avec le concours de tous les partis, moins dix-neuf sections de l'orangisme aux Communes, n'a pas langui à la Chambre des lords. La Chambre haute vient de voter aussi la loi. On a bien cherché à y introduire quelques amendements. Mais, à la demande du gouvernement, ils ont été écartés, à part un petit amendement de lord Killouin, accordant au Sénat de la future Université de Dublin, qui sera catholique, le droit de construire une chapelle dans l'enceinte des bâtiments de la nouvelle institution. Il faut aussi excepter quelques amendements proposés par le gouvernement lui-même, et ayant pour objet d'améliorer ou de compléter quelques détails de la loi. Parmi ceux-là, le plus important vise la constitution d'une commission du conseil privé d'Irlande qui, composée de cinq membres dont deux juges, statuera sur les "appels ou pétitions" que, soit dans l'Université, soit dans sa clientèle, on pourra former contre tel ou tel statut de l'institution nationale. En somme, le projet de loi donne dans une très large mesure toute satisfaction aux revendications de l'Irlande. Et il règle en toute sécurité, les développements nécessaires que prendra la future université. Le seul reproche qu'on peut lui faire, est de ne pas consacrer une somme suffisante à la fondation matérielle de l'établissement. Mais là dessus, comme sur le reste, les catholiques irlandais sont tranquilles. Ils savent qu'ils peuvent compter sur la générosité de leur race, dans le monde entier, pour faire de la future université nationale un monument et une institution dignes de la fidélité et des gloires de la vieille Irlande. Ils demandaient la liberté sur ce terrain, comme sur tous les autres. Ils l'ont maintenant, et par ce qu'ils ont accompli en cinquante ans, on peut aisément deviner les belles et fécondes pages, qu'ils vont bientôt ajouter à l'histoire de la nation de saint Patrice.

* * *

Nos lecteurs savent déjà que des fêtes magnifiques ont eu lieu cette année à Lourdes, à cause du cinquantenaire des Apparitions : 1858-1908 ! Le pèlerinage national — une coutume qui remonte à 1876 et même à 1870 — a eu lieu dans la semaine du 15 août, comme d'ordinaire. On avait imaginé d'y convier spécialement les miraculés et la journée du dimanche, 23 août, leur a été attribuée. Ils sont venus **364** remercier Marie. Voici comment le correspondant de *La Croix* de Paris retrace l'événement :

La journée de dimanche a été spécialement celle des miraculés. "Les dix ne sont-ils pas guéris ? Où sont donc les neuf autres ?" demandait Jésus à celui des dix lépreux guéris qui seul revenait lui rendre grâces. Ici ce n'est pas un, mais 364 qui sont venus remercier Marie pour leur guérison, et s'ils ne sont pas plus nombreux encore, c'est que beaucoup d'autres ont été empêchés par leur pauvreté. Pendant que tout le long des rampes du Rosaire, de la Basilique, du Calvaire, sous les arcades, à la Grotte et sur l'Esplanade, des milliers et des milliers de pèlerins unissaient leurs supplications, les 364 ont défilé chacun une bannière en main pour aller occuper les escaliers et la plate-forme du Rosaire.

— Voilà Gargan, l'écrasé du chemin de fer dont les arrêts de justice ont authentifié en même temps le désastre et la résurrection, et Aurélie Hurpelle, guérie subitement, il y a treize ans, d'une phtisie pulmonaire, au dernier degré. Voici Madame François, la cancéreuse guérie il y a neuf ans, à qui les médecins voulaient à toute force couper le bras et dont les yeux avaient subi dix-sept opérations chirurgicales, et Marie Lebranchu, celle qui crachait ses poumons et dont le mal disparut instantanément en 1892, celle-là dont Zola, présent, dut reconnaître la parfaite guérison, ce qui ne l'empêchait pas ensuite de la faire mourir de son mal dans le roman où il l'appelle la Grivotte.

Puis François le Creurer, un Breton de 36 ans, à qui Marie a rendu la vue et Yvonne Corlieu, dont les médecins avaient dit qu'elle ne marcherait jamais et dont les membres furent redressés dans la piscine; Marie Martineau, radicalement délivrée après vingt-sept ans de crises affreuses d'hystérie épiléptique qui, depuis, donne sa vie aux malades atteints du même mal; Louise Vergnac, dont un pied avait été amputé et à qui les médecins voulaient enlever l'autre, disant que sans cela elle mourrait.

Voilà un humble Capucin, le P. Salvator, mourant d'une péritonite tuberculeuse à son entrée dans la piscine et en sortant sauf sans conserver la moindre trace de son mal, et une religieuse de Saint-François, garde-malade, pouvant à peine se mouvoir depuis douze ans, instantanément guérie à la piscine, mais se refusant à laisser en *ex-voto* à la grotte son appareil devenu inutile, parce que son vœu de pauvreté l'obligeait de le remporter à sa supérieure. J'imagine que la Sainte Vierge, bonne Mère, dut affectueusement sourire de cette fidélité à la règle, et l'appareil est revenu à la Grotte.

Je ne puis les citer tous, mais combien impressionnante cette théorie d'hommes, de femmes, d'enfants, portant tous au front le signe lumineux du miracle et acclamant celle qui usa envers eux d'une telle miséricorde! Quel *Magnificat* sort, à cette vue, de tous les cœurs et si les larmes aussi sont des prières, combien il en a été ici versé d'éloquentes, en entendant chacun d'eux reprendre à son tour pour lui-même la parole de l'aveugle-né: "J'étais mourant, je me suis baigné, je suis guéri".

* * *

L'ancien évêque de la Martinique, Mgr Carmené, vient de mourir en Bretagne. Mgr Morelle, évêque de Saint-Brieuc, raconte à son sujet, dans une lettre pastorale, le trait édifiant que voici :

A la mort de Mgr Maupoint, M. l'abbé Carmené avait été nommé administrateur du diocèse de La Réunion, charge qu'il remplit à la satisfaction générale pendant dix-neuf mois.

Pendant son administration, une terrible épidémie s'abat sur la colonie. Apportée des bords du Gange, la fièvre se répand dans l'île avec une rapidité effrayante. La paroisse de Saint-Nicolas offre un terrain particulièrement propice à son expansion. La population est décimée par le fléau. Le curé lui-même meurt au poste d'honneur au milieu de ses pestiférés.

Pour occuper la place laissée vide par ce martyr du devoir, l'administrateur diocésain désigne un de ses prêtres. Celui-ci, terrorisé par le fléau, sans refuser d'obéir, supplie qu'on ne l'envoie pas à une mort certaine. L'abbé Carmené prend aussitôt une détermination héroïque. Accompagné d'un fidèle serviteur, il s'établit au presbytère de la paroisse contaminée et décimée. Pendant plus de six semaines, il administre les malades, ensevelit les morts et leur donne la sépulture ecclésiastique. Une seule fois, il revient à Saint-Pierre, appelé par le gouverneur qui le supplie de venir assister sa femme atteinte elle-même par le fléau. Après l'avoir préparée à la mort et avoir

préparé ses funérailles, il retourne à son poste de dévouement et de péril. Plein de reconnaissance et d'admiration pour la belle conduite de l'abbé Carmené, le gouverneur sollicite du gouvernement et obtient pour lui la croix de la Légion d'honneur. "L'abbé Carmené, disait-il dans sa requête, s'est conduit en héros".

* * *

De ce trait, on peut rapprocher le suivant. Lors des émeutes de Villeneuve-Saint-Georges, en France, dès que la fusillade éclata entre les grévistes et les troupes régulières, l'*Action française* écrit que l'on vit apparaître, calme et grave, au milieu des belligérants le curé de la paroisse. Sa venue fut accueillie, d'abord, par des cris hostiles et ironiques.

— Que venez-vous faire ici ? lui disent les ouvriers.

— Mon devoir, rien d'autre.

Une voix part d'un groupe :

— Vous n'allez pas renouveler le geste de Mgr Affre ?

— Il va y avoir des blessés et des morts, répond le prêtre. L'on peut désirer le secours de mon ministère : me voici !

Et, sans ostentation, il demeure au centre de la bagarre. Par une heureuse fortune, les balles et les coups évitèrent tous d'effleurer M. le curé de Villeneuve-Saint-Georges, qui fut indemne. L'habit sacré fut respecté. L'âme française, demeurée catholique quand même, comprit tout de suite le noble geste de ce prêtre exerçant son apostolat.

* * *

L'*Univers* (de Paris), du dimanche, le 16 août, donne le compte rendu le plus sympathique des grandes fêtes de l'inauguration du monument Laval, en juin dernier, à Québec. On y parle de la journée de Dieu, de la journée de l'Église et de la journée de la patrie : nos lecteurs se rappellent la fête de l'Évêque-Apôtre placée entre celle du Dieu-Eucharistie et celle du Précurseur-Martyr. Nous voulons retenir deux passages de cet article, qui nous revient comme un écho ému des rives de France : ils ont trait à l'inauguration même du monument Laval et à la superbe allocution du délégué de la jeunesse catholique de France au congrès de notre A. C. J. C., M. l'avocat Gerlier.

Dans la soirée du deuxième jour, raconte le collaborateur du journal parisien, fut inauguré le monument de Mgr de Laval. Rendons d'abord un hommage mérité à l'artiste, M. Philippe Hébert, un Canadien fort connu à Paris, où il a étudié et travaillé. Son œuvre n'a rien du caractère banal, conven-

tionnel, froid de tant de monuments qui décorent ou plutôt déshonorent nos villes modernes : elle est vivante et parlante. C'est une œuvre d'art dans la haute acception du mot. Érigée sur la place de l'Archevêché, en face de l'Hôtel des Postes, dominant le cours majestueux du Saint-Laurent, la statue du vénérable évêque avec son large geste bénissant, n'est pas seulement une évocation du passé, mais encore une leçon pour l'avenir. Rien de banal : on plus ni de conventionnel, dans la cérémonie de l'inauguration. Une foule immense remplie d'enthousiasme ; un chœur de six cents musiciens chantant des hymnes à l'Église, à la France, au Canada ; des laïques, des prêtres, des évêques, des ministres, le gouverneur général lui-même redisant tour à tour, en notre langue française, les louanges des premiers évêques de la Nouvelle-France ; tous unis dans une même foi et une même admiration : ce fut un spectacle grandiose que seul le Canada pouvait donner dans une mesure aussi pleine. J'aurais beaucoup à glaner dans les discours prononcés : celui que lord Grey, gouverneur général du Canada, anglais et protestant, a prononcé en anglais est à lire tout entier ; quel magnifique éloge de cet évêque catholique et français ! " De tous les héros qui illustrèrent l'histoire de la virile nation canadienne, Laval, le premier évêque de Québec, compte parmi les plus nobles... Le premier, il a compris qu'il faut allier la science à la religion, et il a fondé ce séminaire de Québec, dépositaire de son enseignement et des meilleures traditions canadiennes. Honneur au séminaire de Québec, berceau de l'Université Laval, d'où sont sortis tant d'hommes distingués qui ont contribué, pour leur très large part, au progrès du Canada." Que nous son mes loin des discours de nos ministres et des représentants de l'autorité en France ! Il faut avoir été au Canada pour comprendre quels bienfaits la liberté apporte aux catholiques et aux Français, et il faut avoir assisté à de pareilles cérémonies pour sentir l'espérance renaitre au cœur.

* * *

De telles paroles ne passent pas sans nous toucher profondément. Que " l'espérance renaîsse au cœur " là-bas, à cause du spectacle aperçu ici, cela assurément a de quoi nous émouvoir jusqu'au plus intime de l'âme. L'auteur de l'article rappelle plus loin, et c'est par là qu'il termine, le discours de M. Gerlier, il écrit :

Je ne voudrais pas terminer ce trop court aperçu des fêtes de Québec, sans rappeler un dernier souvenir, celui-ci tout à l'honneur de l'ancienne France. Le soir de ce troisième jour, s'ouvrait dans la grande salle de l'Université Laval le congrès de l'Association catholique de la jeunesse canadienne. L'Association catholique de la jeunesse française avait envoyé son vice-président, M. Pierre Gerlier, avocat auprès de la cour d'appel de Paris, pour porter à sa jeune sœur du Canada un témoignage de sa fraternité, et il devait prendre la parole à cette première séance. A voir ce jeune homme, âgé de vingt-trois ans à peine, le regard brillant d'intelligence, mais doux et modeste, on se sentait tout de suite pris de sympathie : mais trouverait-il des accents capables de faire sentir à la jeunesse canadienne tout ce que devait contenir le salut de leurs frères de France ! Il y eut une attente, mêlée d'un peu d'inquiétude. Mais à peine a-t-il commencé à parler, que toute inquiétude se dissipe : du premier coup, il s'empare de l'âme de son auditoire, et bientôt il l'agitait au gré de ses sentiments et de ses émotions. Ce n'est pas un succès, c'est un triomphe sans précédent. Des applaudissements hachent son discours : une acclamation de toutes les poitrines accueille la péroraison : de vénérables évêques, des prêtres âgés pleuraient. Cette juvénile éloquence révèle sans

doute un beau talent, mais elle trahit surtout une foi, une conviction ardentes jaillissant des profondeurs sacrées de l'âme. L'orateur commenta la devise de l'Association catholique de la jeunesse: *Piété, étude, action*; mais il s'arrêta avec une complaisance marquée sur la piété, et il montra en parole et aussi en action ce que devait, ce que pouvait être la piété des jeunes.

Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, malgré l'heure tardive et au risque de manquer le train qui devait le ramener en sa ville épiscopale, ne put re-fouler les paroles qui lui montaient du cœur, et il traduisit les sentiments de tous en exprimant sa reconnaissance au jeune orateur, s'adressant aux jeunes gens: "Votre congrès, dit-il, ne vient que de commencer; mais, devrait-il se terminer après cette première séance, il aurait produit d'admirables fruits, tant la parole que vous venez d'entendre suscitera de généreuses ardeurs et de merveilleux dévouements."

Les fêtes de Québec ne pouvaient se terminer d'une manière plus flatteuse pour la France.

* * *

M. Gerlier du reste a lui-même communiqué aux catholiques de France, notamment dans une lettre à M. le comte de Mun, qui a été publiée, ses impressions de voyage :

Je rapporte de mon voyage au Canada, écrit-il, des impressions délicieuses. Les fêtes qui se sont déroulées à Québec à l'occasion de l'inauguration du monument de Mgr de Laval ont été véritablement grandioses: j'ai assisté à des manifestations religieuses telles qu'aucun pays au monde, n'en pourrait, j'imagine, offrir aujourd'hui de semblables, et qui évoquent pour moi le souvenir de la vieille France chrétienne, mais aussi l'image et l'espoir de la résurrection catholique. Et ce n'est pas sans une émotion réelle et profonde à certains moments, que j'ai retrouvé dans ce peuple, aujourd'hui entièrement loyal à la couronne anglaise, un amour toujours si fidèle de la France et que j'ai vu flotter dans toutes ces solennités le drapeau français. Le congrès de la jeunesse catholique a été extrêmement intéressant et vivant. Je ne doute pas que l'Association ait un bel avenir, car elle a, en ce moment même, de l'aveu des hommes les plus compétents, un rôle capital à jouer au Canada. Au cours des longues séances où l'on étudiait les moyens les plus efficaces pour l'accomplissement de cette mission, votre nom (1) a été prononcé à bien des reprises, et, chaque fois, les acclamations se sont renouvelées comme au premier jour. Un grand nombre de personnalités canadiennes m'ont prié de vous exprimer, avec l'extrême regret que leur causait votre absence, leurs sentiments de respectueuse reconnaissance. Entre tous, Mgr Bégin, archevêque de Québec, et Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, m'ont demandé de les rappeler à votre souvenir.

* * *

A ces échos, pour nous si flatteurs, joignons-en un autre, cueilli celui-là dans les colonnes d'un journal protestant des Etats-Unis, au sujet du troisième centenaire. M. Thompson, du *Boston Transcript*, ayant été hébergé chez les Frères de la Doctrine Chrétienne,

(1) Celui de M. de Mun.

durant son séjour à Québec, rend à ses hôtes un magnifique hommage :

Qu'est-ce que le clergé catholique de Québec fait pour la population en retour de ce qu'il en reçoit ? La réponse est toujours intéressante pour nous, hérétiques, et elle est fort discutée par les ultra-protestants d'Ontario. Voici la réponse : les membres de cet Ordre (les Frères de la Doctrine Chrétienne) sont voués à une pauvreté absolue. Durant mon séjour chez eux, je me suis aperçu que chaque individu était tellement dénué d'argent, que c'était pour lui un véritable problème que de trouver la somme nécessaire pour acheter les billets les moins chers de tous qui permettaient de voir les pageants, si intéressants. Tout ce qu'ils possèdent, ils le portent sur eux : et cela se ré-duit à leur soutane noire. Prendre sur les fonds de la maison le prix de ces billets leur aurait paru un horrible détournement de fonds. Et malgré cela, jamais je n'ai rencontré des hôtes plus souriants, plus aimables, plus obli-geants que ces religieux. Tous sont très instruits et il y a parmi eux des Français, des Anglais, des Irlandais, des Américains et des Canadiens-An-glais. — Sous le toit des Frères logeaient en même temps des Canadiens, des Américains et des Anglais. — Ils donnent aux enfants du peuple une bonne et solide éducation à très bon marché, ils méritent donc qu'on les soutienne, parce qu'ils rendent ainsi d'immenses et inappréciables services. Personne ne peut et n'a le droit de se plaindre de leur existence, au contraire. — Tra-vailler sans espoir d'aucune récompense, par charité, par dévouement, voilà quelque chose que les protestants voudraient bien trouver chez eux et qu'ils déplorent de ne pouvoir acquérir, tandis que cette charité fait le fond de la doctrine et de la discipline de l'Eglise catholique romaine.

* * *

L'on sait que nos frères les Acadiens célèbrent leur fête nationale le 15 août, jour de l'Assomption. Ils ont tenu, cette année, à cette occasion, leur sixième congrès général à Edmundston, pa-roisse de Saint-Basile, dont Mgr Dugal est le curé. Ce congrès a été un magnifique succès. Mgr Mathieu, alors encore recteur de l'Université Laval (Québec), a porté à nos compatriotes du pays d'Évangéline, l'hommage de sa présence et la parole amie. " C'est notre devoir comme notre honneur, a-t-il dit, de rester fidèles à la nationalité française. Soyons fiers d'être les fils de cette France, dont le peuple est encore le seul qui sache verser son sang pour une idée, et qui donne encore à la propagation de la foi chrétienne plus d'or et de missionnaires que tous les autres peuples réunis. "

La pièce de résistance du congrès a été le mémoire très éla-oré que M. le sénateur Pascal Poirier a présenté sur les archives de la Nouvelle-Ecosse. Après avoir si cruellement traité les Aca-diens, lors du " Grand dérangement ", on a voulu en plus leur refuser la justice de l'histoire. En 1869, Atkins publiait un vo-lume de 765 pages sur l'histoire de la Nouvel'e-Ecosse qu'il pré-tendait basé sur les archives d'Halifax et les documents venus

d'Angleterre. Et cette compilation est depuis l'unique source, ou à peu près, où les écrivains de langue anglaise vont s'alimenter. Or, explique avec preuves à l'appui le savant sénateur acadien, dans l'intérêt de la vérité, il eût mieux valu ne rien publier que de donner au public un tel plaidoyer *ex-parte*. L'esprit de parti pris a manifestement guidé Atkins dans tous le cours de ses recherches, et a présidé au choix des pièces qu'il a publiées. Nous l'avons vu déclarer lui-même dans sa préface que, jusqu'à lui, " la nécessité de la déportation des Acadiens n'a pas été clairement comprise, the necessity for their removal has not been clearly perceived ". C'est pour la faire percevoir à sa façon qu'il a, ou publié, ou éliminé, suivant le besoin de sa thèse, les documents publics qu'il a trouvés à Halifax. Sans y être autorisé par la Législature, de compilateur qu'il avait été nommé, il s'est fait lui-même docteur en histoire.

* * *

Mgr Mathieu, dont le nom vient de se glisser sous ma plume, ayant accompli son terme de rectorat, les MM. du séminaire de Québec ont élu comme leur supérieur, et *ipso facto* comme recteur de Laval, l'ancien recteur, Mgr Laflamme. Ce n'est pas un mince honneur pour une institution comme le séminaire de Québec, elle-même si vénérable, de posséder et de voir se succéder à sa tête des hommes de la valeur intellectuelle et du haut savoir de Mgr Laflamme et de Mgr Mathieu.

* * *

Un autre changement, dans l'ordre civil celui-là, va s'effectuer ou même l'est déjà à Québec. Sir Alphonse Pelletier, ancien ministre dans le cabinet McKensie et ancien président du sénat, succède à Sir Louis Jetté, comme Lieutenant-Gouverneur de la province. Ce dernier monte sur le banc aux lieu et place de sir Alphonse. Sir Louis Jetté a occupé dix ans la haute position qu'il quitte aujourd'hui. Récemment, Son Excellence présidait, à Toronto, l'ouverture de l'Exposition annuelle de la province-sœur. Le *Mail* en a profité pour faire l'éloge de notre gouverneur de Québec, et surtout de la race qu'il représentait.

Jamais on ne pourra assez réaliser, écrivait le journal anglais-protestant, l'influence déterminante et salutaire qu'a eu le travail des Canadiens français sur les destinées du Dominion. Leurs ancêtres ont été les pionniers du Ca-

nada et ils ont été les premiers à en connaître et à en apprécier les ressources infinies. A travers des obstacles formidables et des dangers épouvantables, qui auraient découragé des hommes moins courageux qu'eux, ils réussirent à introduire la religion chez les peuplades indiennes de l'Ouest, et la civilisation dans des lieux jadis sauvages. Loyaux au pays d'où ils venaient, ils ont combattu pour lui jusqu'à ce que la fortune de la guerre eut fait des Anglais leurs alliés et leurs amis. A leur nouveau drapeau ils sont toujours restés fidèles. C'est grâce à eux que, durant un moment de crise, et quand la pression du dehors était très forte, l'Angleterre a pu conserver le Dominion. Dans toutes les grandes entreprises nationales les Canadiens français se sont distingués. Avant la Confédération des Provinces ils ont donné au pays des types d'hommes d'Etat aussi éminents que Lafontaine. Durant la première période de la Confédération, nous voyons comme premier ministre Sir Etienne Taché, tandis que Sir George-Etienne Cartier était l'âme de toutes les entreprises et travaillait avec acharnement au développement du pays. Les Canadiens français ont produit des hommes d'une prodigieuse puissance de conception et d'initiative: des hommes d'Eglise illustres, tel que le cardinal Taschereau; de grands juristes comme Sir A. A. Dorion; des littérateurs d'un talent reconnu, nommons M. Louis Fréchette, dont le talent a fait l'admiration de la vieille France, et enfin des hommes de science pratique, par exemple Sir Percy Girouard. Québec a donc raison d'être fier de ses grands hommes et aussi de sa population d'industriels cultivateurs, d'ouvriers et de négociants. D'une moralité à toute épreuve, et fort laborieux, les Canadiens français ont les qualités qui font les grands peuples et qui sont nécessaires au progrès futur du Dominion. Sir Louis Jetté est le représentant d'une race qui force la sympathie la plus sincère des Canadiens issus d'autre origine, à cause de son passé glorieux et son industrie actuelle, et pour cela il sera certainement reçu avec la plus grande cordialité.

* * *

Comme le dit le *Mail*, c'est bien vrai que l'une de nos forces vives, à nous Canadiens français, doit être la fierté de nos origines et le culte de nos grands hommes. C'est pourquoi nous devons être reconnaissants à ceux de nos compatriotes qui s'occupent de glorifier nos anciens. Plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus, du collège de Saint-Boniface, ainsi que M. le juge Prud'homme et M. l'abbé A. Béliveau, ont fini par retrouver, le 11 août dernier, entre la double rangée de pieux qui en constituait la palissade, l'antique fort Saint-Charles—au lac des Bois—, les restes mortels du fils aîné de la Vérandrye (le fondateur de Winnipeg), Jean-Baptiste, du Père Aulneau, et de leurs compagnons, qui furent massacrés par les Sioux et reposaient là sans croix et sans honneurs depuis cent soixante douze ans. Un journal anglais de Montréal, le *Herald*, racontait comme suit, le 19 août, l'intéressant fait d'histoire ainsi mis en lumière :

C'est assurément une coïncidence du plus haut intérêt que, tandis que l'on célébrait avec pompe et splendeur à Québec la mémoire de Champlain, un petit groupe de savants dévoués cherchaient et découvraient un souvenir très intéressant de la Vérandrye qui, comme explorateur du territoire canadien,

fut le plus grand des successeurs de Champlain et, son égal en simplicité, en courage et en esprit pratique. Nous connaissons tous la part que prit Champlain à la fondation de Québec; peut-être en est-il bien peu d'entre nous qui se rappellent que ce fut Pierre Gauthier, sieur de la Vérandrye, qui jeta les fondements de Winnipeg, Portage la Prairie, Fort Francis. C'est lui qui bâtit le Fort Rouge à Winnipeg, le Fort de la Reine à Portage la Prairie, le Fort Dauphin à la fourche de la Saskatchewan et le Fort St-Charles à l'angle du Lac des Bois. C'était un homme de Trois-Rivières ce Gauthier; il y était né et y avait été élevé. Il se rendit en France et s'engagea dans les armées du Roy. A vingt-quatre ans, il combattit à Malplaquet et fut laissé pour mort sur le terrain. De retour au Canada, il se dirigea vers l'Ouest, non par l'Overseas Limited, mais par la voie des grands Lacs dans les esquifs qu'il put, chemin faisant, se procurer. Il parut sur la rivière à la Pluie et le lac à la Pluie et hors du lac des Bois, il canota jusqu'au lac Winnipeg. Il remonta la Rivière Rouge jusqu'à l'Assiniboine et de là se dirigea vers le Missouri. Son fils, animé du même esprit aventureux suivit le Missouri jusqu'aux Montagnes Rocheuses, cinquante ans avant Lewis et Clarke. La Vérandrye lui-même, de retour au lac Winnipeg, atteignit l'embouchure de la Saskatchewan et remonta cette noble rivière jusqu'à l'endroit où se joignent ses deux bras puissants près de Prince-Albert. Ce fut un autre de ses fils, qui, dans une semblable expédition, avec le Jésuite Aulneau et vingt jeunes compagnons fut tué par les sauvages Sioux. L'héroïque la Vérandrye partit à sa recherche, trouva ses restes et les ensevelit au Fort Saint-Charles. C'est là que les professeurs Jésuites, de St-Boniface, après avoir longuement étudié les itinéraires de l'explorateur, ont trouvé les os des morts et les restes du fort. Nous devons les remercier de leur dévouement.

* * *

Le culte de l'histoire, cela va sans le dire, ne doit que nous encourager à bien vivre notre vie au point de vue social, en maintenant nos aspirations dans la note de nos traditions. Et, pour nous comme pour tant d'autres, la question la plus grosse de difficultés de l'heure présente, c'est la question ouvrière.

Nos sociétés nationales, celle de l'*Alliance* et celle des *Artisans* par exemple, qui se recrutent dans les milieux ouvriers principalement, ont eu ce mois d'août, la première à Sherbrooke, la seconde à Montréal, chacune leur convention générale. D'après les comptes rendus qui en ont été publiés, nous avons la joie de constater, que, malgré certains nuages, l'esprit général, somme toute, de ces sociétés reste chrétien. Il faut y veiller. "L'association des Artisans, disait la *Semaine religieuse* de Montréal du 31 août, compte actuellement plus de 35,000 membres, tous Canadiens ou Acadiens d'origine française, dont 11,420 des Etats-Unis. Ses recettes annuelles dépassent \$500,000. Elle se divise en plus de 300 succursales (339). L'an dernier, elle a admis 5,000 nouveaux membres. Au 31 décembre 1907, elle avait en caisse un surplus de près d'un million, soit \$994,835. — Or, tout cela, continuait la *Semaine*, c'est une force, et une force nationale, ce qui re-

vient à dire pour nous Canadiens : une force qui s'appuie sur la foi catholique. Mais hélas ! il peut se glisser des loups dans les meilleures bergeries, ou encore des montons noirs. Nos sociétés canadiennes sont humaines, et, comme tout ce qui est humain, elles sont exposées à certains dangers. Les Artisans ont à craindre, eux aussi (comme tous les autres évidemment !) l'infiltration des affidés des sociétés secrètes ou celle des catholiques qui ne pratiquent pas... " Plus loin, au cours du même article, parlant de l'allocution de Mgr l'archevêque de Montréal aux délégués des Artisans, la *Semaine* rappelle que Sa Grandeur a signalé aux Artisans comme sociétés *dépendues* par l'Eglise : les Cœus-Unis, les Old-Fellows, les Chevaliers de Pythias et la *loge* dite de l'Emancipation à Montréal....

* * *

Dans la même note, nous tenons à signaler ici l'acte de courage civique que M. le Dr Pelletier, député de Sherbrooke à la chambre de Québec, a récemment accompli, en dénonçant, en pleine assemblée ourière à Sherbrooke, ces fauteurs de troubles et de grèves, qui viennent ici des Etats-Unis ou d'ailleurs, exciter les mauvaises passions des masses. Certes, les ouvriers ont des droits à protéger et à défendre, tout le monde le reconnaît. Mais ils ont besoin d'être éclairés sur la nature vraie et la juste portée de ces droits. Malheur à ceux qui, concients de la responsabilité de leurs discours ou de leurs écrits, continuent pourtant à alimenter les désordres sociaux dont... ils vivent. Honneur au contraire aux hommes de cœur qui, pour faire du bien, ne craignent pas de remonter le courant. Nous parlerons des *fêtes* ouvrières de Montréal dans notre prochaine chronique.

* * *

Concluons ici, selon notre habitude, par la liste de nos défunts du mois, ces confrères du ministère des âmes, ouvriers du Christ, que l'on méconnaît si souvent et dont la vie pourtant fut si utile à la patrie parce que précisément elle était d'abord donnée à Dieu.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs :

M. l'abbé Louis-J. Gagnier, curé canadien de Springfield, (Mass.), décédé le 20 août, à Springfield, à l'âge de 78 ans ;

M. l'abbé A.-F.-H. Bouvier, ancien curé d'Acton Vale et de Saint-Dominique, décédé le 28 août, à l'hôpital Saint-Charles de Saint-Hyacinthe, à l'âge de 58 ans ;

M. l'abbé J. Mouchéné, ancien vicaire de Saint-Edouard et du Sault-au-Récollet, décédé le mois de juillet dernier à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

M. l'abbé A. Sérieys, de Saint-Sulpice, directeur au Grand Séminaire de Montréal, décédé le 31 août, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à l'âge de 58 ans ;

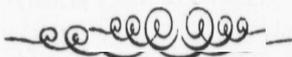
M. l'abbé T. V. Dassylva, curé de Schaeffer (Michigan), décédé le 11 août, à l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'âge de 49 ans ;

M. l'abbé P. Kelly, ancien curé de Frampton, décédé le 8 août, à Frampton, à l'âge de 79 ans ;

M. l'abbé J.-C.-Aimé Lacroix, vicaire à Saint-Germaine (Lac Etchemin), décédé le 7 septembre, à l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'âge de 26 ans ;

Et enfin, le Rév. Père B. Hazelton, des Jésuites, décédé le août, au monastère du Sault-au-Récollet, à l'âge de 42 ans ;

L'abbé Elie J. Auclair



Un nouveau livre sur Lourdes

“ Encore un livre sur Lourdes ! Etait-ce vraiment bien utile et ce sujet, pour si fécond, qu'il soit, n'est-il pas épuisé ? ”

Telle est la réflexion qui nous est venue à l'esprit en ouvrant le volume de M. l'abbé Alexandre Petit — l'excellent collaborateur dont on a lu hier l'article consacré au même sujet. — Son ouvrage est intitulé : *Souvenir du cinquantenaire. L'Immaculée à Lourdes depuis 50 ans* (1). Après avoir terminé cette œuvre, nous avons conclu, comme le fera chacun de ses lecteurs : “ Elle n'est pas seulement utile, elle est nécessaire. Elle comble presque une lacune. ”

(1) Angoulême, M. Despujois, imprimeur-éditeur, 1 et 3, rue Tison d'Argence. — Paris, ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, libraire-éditeur, 2, rue de Tournon.

Lourdes a inspiré de grands ouvrages de fonds, qui conserveront leur place dans les bibliothèques catholiques et garderont toujours leur utilité d'instruction, de pieux attrait, d'édification. Il suffit de citer les noms des Lasserre, des Boissarie, des Bertrin. A côté de ces importants travaux, toute une éclosion, de petits livres à fleuri, sur la merveille des Pyrénées, qui vont du roman plus ou moins historique au livre de prière et de méditation.

M. l'abbé Petit a suivi un autre plan. Il a voulu offrir à tous les pèlerins, à tous les amis de Lourdes, sous une forme réduite, un guide et un souvenir. Il a voulu composer, un ouvrage qui contiendrait, en résumé, tout ce qu'il faut savoir de l'illustre pèlerinage. En quelques pages, à la fois précises et chaudes, remplies de faits brièvement racontés, mais avec une ferveur et un attrait qui excluent toute sécheresse, il a voulu faire connaître Lourdes.

Faire connaître Lourdes ! Lourdes n'est-il pas suffisamment connu ? Tous les catholiques n'ont-ils pas, fixée dans leur mémoire ou présente à leur imagination, la vision de la grotte et de la basilique ? Ne savent-ils point la merveille des apparitions, la longue et prodigieuse série des miracles ?... Oui et non !

Oui, chacun connaît tout cela ; mais, de tout cela, combien n'ont encore qu'une notion vague ! Combien, ignorent les détails si caractéristiques et si impressionnants des dix-huit apparitions ! Combien seraient embarrassés de citer d'une façon précise et surtout d'exposer complètement, en termes péremptoires, un seul des grands miracles !

Dans son bref et captivant volume, M. l'abbé Petit les renseigne. Il conduit ses lecteurs des origines du pèlerinage aux dernières manifestations de l'année jubilaire. Chacune des apparitions se renouvelle à leurs yeux, avec ses traits caractéristiques. Et, pour en raconter le détail et la splendeur. M. l'abbé Petit ne s'est pas borné à faire œuvre de compilateur ; il a mené une enquête personnelle ; il a réussi, dans ce champ si retourné, à faire une cueillette originale. Lisez plutôt cette page. Il s'agit de la douzième apparition :

En sortant de la grotte, après l'extase, Bernedette se rendit droit à l'Eglise paroissiale pour assister à la messe du dimanche. *Elle y fut accompagnée par sa tante* et un grand nombre de gens de la ville et de la campagne.

Cette tante, celle même qui, la veille, avait accompagné sa nièce chez M. le curé, où Bernadette et elle avaient reçu un si rude accueil, a gardé un souvenir très précis de ce dimanche, et elle

nous en a révélé,, le 17 février dernier, devant témoins, *une particularité inédite et souverainement intéressante* :

“ M. Peyramale était malade. Il avait la gorge prise ; il ne pouvait ni chanter la messe, ni faire de sermon, ce qui ne l'empêchait pas de crier contre Bernadette. J'ai accompagné la petite seule, ce jour-là, chez M. le curé. Quand nous sommes arrivées, M. le curé a dit :

— Encore... , tu viens me raconter des mensonges ?

— Non, monsieur le curé.

— La dame t'a-t-elle dit son nom ?

— Non, monsieur le curé. Elle m'a dit : Allez dire à M. le curé de dire la messe à la chapelle du Sacré-Cœur.”

— Est-ce qu'elle me connaît, cette Dame ?

— Sans doute, monsieur le curé.”

Et, comme nous faisons remarquer à notre vénérable interlocutrice que ce qu'elle nous révèle est fort intéressant ; comme nous la prions, à plusieurs reprises, l'un des témoins et nous, de bien rappeler ses souvenirs, elle répond avec un accent d'humilité et de sincérité irrésistibles :

— Moi, je vous dis ce que j'ai vu et entendu.

Or, tante Basile est une personne dont le témoignage est précieux.

C'est elle qui accompagna *toutes les fois* Bernadette chez M. Peyramale pour tous les messages de la Vierge. C'est elle que l'Immaculée voulut comme témoin et comme soutien de sa petite confidente. Elle en fit la personne de confiance qui accompagna toujours son enfant dans sa mission céleste.

Et si, hormis le P. Cros, à peu près personne ne l'a interrogée, c'est que la digne femme aime pardessus tout, comme l'admirable Bernadette, à se tenir dans l'ombre.

— N'avez-vous jamais vu M. Henri Lasserre auprès de votre nièce ? lui avons-nous demandé.

— Si, mais je n'ai pas osé lui dire que nous étions parents.

Cette réserve n'est point de l'indifférence. C'est tante Basile qui nous disait : “ C'est un plaisir ça, quand on peut faire du bien.”

Tante Basile aura ce plaisir. Sa révélation fera du bien. D'un bout du monde à l'autre, des âmes vont tressaillir, en apprenant qu'à Lourdes, le dimanche 28 février 1858, à sa douzième apparition, l'Immaculée s'est faite l'apôtre du Sacré-Cœur.

De même pour les miracles, l'auteur a procédé personnellement

à une statistique très intéressante. Il a pu constater que chacun des diocèses de France avait sa part dans cette pluie de bienfaits célestes. Aussi, par diocèses, en y ajoutant une excursion dans les pays étrangers, il a énuméré et succinctement exposé les principales guérisons.

M. l'abbé Petit n'a point négligé par ailleurs ni l'extension du sanctuaire, ni le tableau des édifices, ni le mouvement des pèlerinages, ni les superbes manifestations dont Lourdes à été le théâtre.

Sans nuire à la diffusion des grands ouvrages inspirés par Lourdes, le livre plus modeste de M. l'abbé Petit, rendra donc un précieux service. Il instruira les pèlerins ou ravivera leurs souvenirs. Enfin, aux sceptiques et aux indifférents qu'on n'osait mettre en face d'une œuvre plus volumineuse, nous conseillons volontiers de prêter ce petit livre. Il peut les éclairer et les émouvoir.

F. V.

A LOURDES

LE MIRACLE DE LA MESSE DE SIX HEURES DU SOIR

16 août 1908.

Lourdes est une ville unique dans les fastes de l'histoire. Coin perdu de la Bigorre, il y a cinquante ans, elle est, de nos jours, célèbre à l'égal de Rome et de Jérusalem. Des pèlerins, par millions, viennent de toutes les parties du monde, et des infirmes, par milliers, souvent condamnés et abandonnés par la science, retrouvent subitement aux alentours de la grotte, des piscines, dans les sanctuaires ou sur le passage du Saint-Sacrement, une santé dont on avait à jamais désespéré.

Le fait est là, visible à tous les yeux, palpable à toutes les mains, ininterrompu depuis cinquante ans.

D'où vient cet éclatant prodige ?

C'est aussi simple pour les croyants qu'inexplicable pour les incrédules.

En 1858, une Dame, d'une beauté comme il n'en est pas sous le soleil, s'est montrée à une petite enfant du peuple, à Bernadette, la fille du meunier Soubirous, la bergère Aravant et des Lagües à Bartrès.

Pendant deux longues semaines, sous la douceur des regards et l'éclat de la gloire de la divine Apparition, la jeune paysanne, rasiée de joie céleste, apparut rayonnante d'une beauté qui n'était pas de la terre.

Commandant en souveraine et en Mère de miséricorde, la Femme resplendissante fit sourdre sous les doigts de l'enfant une fontaine inconnue opérant des prodiges, imposa un ministère de prière et de pénitence pour les pécheurs, demanda, sur une rive déserte, un temple, des foules et des fêtes.

Puis un jour, le 25 mars 1858, faisant écho à la voix du Vicaire infailible de Jésus-Christ, prenant pour Vatican, les roches Massabielle, elle dit : *Je suis l'Immaculée-Conception.*

Du 25 mars au 7 avril, elle resta dans son ciel. Le 7 avril, durant un quart d'heure, elle préserva miraculeusement les doigts de sa voyante de la flamme d'un cierge "ardent." Elle apparut enfin, pour la dix-huitième et dernière fois le 10 juillet 1858, vers six heures du soir, à Bernadette accompagnée de sa tante Bastie Castérot, encore vivante et, parce que l'entrée de la grotte était alors interdite par l'autorité, agenouillée sur la rive droite du gave en face du rocher des apparitions.

* * *

Des fêtes grandioses commémoraient à Lourdes, le 16 juillet 1908, le cinquantenaire de cette dix-huitième apparition de l'Immaculée.

Ce n'est point de ces fêtes que nous voulons parler ; ce qui nous intéresse ici c'est, dans la permanence du miracle à Lourdes, comme la politique maternelle de l'Immaculée, tenant compte de toutes nos ignorances et ne se lassant pas de les éclairer ; connaissant à fond les secrets désirs de nos cœurs avides de surnaturel et nous prodiguant, avec une libéralité vraiment royale, cet aliment divin ; daignant même, tant elle est clémente et douce, sourire, en souriant, à nos exigences de certains jours...

Ainsi le 16 juillet dernier, des cinquante mille pèlerins qui se pressaient sur les bords du Gave, quel est celui qui instinctivement n'attendait pas, ne souhaitait pas, pour cette date mémorable "un miracle ?"

Deux mois auparavant, le 16 mai, la Vierge avait opéré la première guérison de l'année jubilaire : Mme Veronika Sperling, du duché de Bade, atteinte de *sclérose latérale amyotrophique* s'était sentie ressusciter à la procession du Saint-Sacrement.

Le lendemain 17, la Toute-Puissante avait délivré une jeune Française de vingt-deux ans, Mlle Virginie Haudebourg, de Lons-le-Saunier, d'une *tuberculose vésicale et rénale*.

Le 21 mai, à 7 heures du soir, devant la grotte, à nos côtés, pendant qu'elle récitait son chapelet pour les âmes du Purgatoire, l'Immaculée, pratiquant à sa manière l'entente cordiale, rendait l'ouïe à une charmante enfant de Londres, dont la mère porte l'un des plus beaux noms de France, Mlle Noémi Nightingale, âgée de quinze ans, sourde depuis l'âge de quatre ans, et ayant vainement demandé à toutes les célébrités anglaises sa guérison.

Au grand pèlerinage parisien, M. l'abbé Fiamma, second vicaire de l'Immaculée-Conception, voyait subitement disparaître, aux piscines, un ulcère variqueux qui entravait sa marche et son ministère.

Le 26 juin, Philippe Gaudier, de Bruxelles, immobilisé par une myélite très grave, à la procession du Saint-Sacrement, recouvrait progressivement l'usage de ses membres, sous les yeux étonnés d'un général qui nous a fait le récit poignant de ce prodige.

Ce serait bientôt le tour de l'Afrique avec Mme Layes, de Tunis. Elle avait une phlébite de la jambe gauche. Sa jambe enflait, mme étendue. Arrivée à Lourdes, elle communie, elle prie. Elle éprouve une telle amélioration qu'elle va à Bétharram, fait, sans trop de fatigue, son chemin de croix et visite les grottes. A son retour, elle se plonge dans la piscine et en sorte complètement guérie.

Que ferait donc la divine Visiteuse d'il y a cinquante ans le 16 juillet dernier ? Ne voudrait-elle pas marquer sa présence, au milieu de tant de milliers de pèlerins ? Resterait-elle seule insensible, alors que son Fils, sur l'ordre du Chef de l'Eglise, pour honorer sa Mère, allait — fait presque inouï — descendre, à six heures du soir, sous le rocher béni visité par elle ?

Ce serait mal connaître la délicatesse infinie du cœur de l'Immaculée. Et voici ce qu'elle a fait.

* * *

Depuis la veille, on voyait autour de la grotte une jeune Bretonne le front entouré d'un large bandeau de flanelle, grande, svelte, amaigrie, l'air modeste et résigné. C'était la fille d'un pharmacien de Lamballe, Mlle Léonie Lévêque, professeur à l'institution de Mlle Renou, à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir).

Elle y professait depuis trois ans, quand, en mai 1907, elle tomba malade. Depuis plusieurs mois déjà, elle souffrait de violents maux de tête et avait des vomissements fréquents. Elle fut conduite au Mans au docteur Chevallier, spécialiste du nez et de la tête. Il fit une première opération qui montra que les os étaient altérés et cariés dans le sinus frontal gauche.

Mlle Lévêque a subi successivement sept opérations ; quatre au chloroforme et trois sans chloroforme. Il a été impossible d'arrêter les progrès de la carie. Le docteur Laurens, de Paris, devant ses insuccès, avait renvoyé sa malade au docteur Chevallier.

Ce dernier, le 9 juillet 1908 délivrait à sa malade le certificat suivant :

Je soussigné, docteur médecin, certifie que Mlle Lévêque, professeur à l'institution de Mlle Renou, à Nogent-le-Rotrou, a été atteinte de *sinusite frontale double*. Malgré plusieurs interventions chirurgicales, la guérison ne s'est pas produite. Il persiste de la suppuration chronique et de l'*ostéite* de l'os frontal.

Aucune intervention ne me semble possible à tenter actuellement en raison de l'état local et de la santé générale très affaiblie.

Au Mans, 9 juillet.

Docteur CHEVALIER,

12, rue d'Hauteville.

Mlle Léonie Lévêque est arrivée le 15 juillet à Lourdes. Son front était en pleine suppuration. Le drain était enfoncé dans la plaie, la suppuration avait l'odeur caractéristique des caries osseuses. La suppuration a continué à couler toute la journée du jeudi 15.

Dans l'après-midi du 15, quand nous faisons visiter le bureau des constatations à une famille amie, nous avons frolé, un moment la malade. On s'éloignait d'elle à cause de l'odeur repoussante provenant des bandages qui lui couvraient le front.

Vers six heures du soir, pendant la messe pontificale dite à la grotte par Mgr Grasselli, archevêque de Viterbe, la douleur cessa tout à coup le drain tomba, la suppuration disparût à vue d'œil. Le lendemain, tout suintement était tari et la cicatrice sèche. La miraculée se présente au bureau des constatations avec une légère dépression au niveau des opérations, mais il n'y a plus ni douleur, ni suintement. La guérison paraît complète.

Son médecin nous dira si on peut expliquer d'une façon scientifique et rationnelle. Il nous dira si la nature peut agir avec

cette instantanéité.

Déjà l'appétit, qui était supprimé, est revenu et Mlle Renou déclare, en souriant, qu'on ne peut rassasier son heureuse collaboratrice.

Espérons que la guérison définitive de Mlle Léonie Lévêque sera le "miracle" du cinquantenaire de la dix-huitième apparition.

* * *

Et maintenant, il est permis de se le demander : dans les desseins de l'Immaculée, parmi les innombrables malades présents à Lourdes le 16, le choix, pour la guérir, d'une institutrice libre, n'a-t-il aucune signification ?

En dehors de la récompense céleste qu'elle apporte, dans la personne de l'une d'entre elles, à toutes ces femmes généreuses qui ont continué dans notre France, l'œuvre admirable des congrégations enseignantes, cette intervention de Marie n'est-elle pas un appel à la confiance ?

A l'heure où l'école sans Dieu, violant hautement la neutralité, met les âmes et le pays en péril, au moment même où un nouveau projet attentatoire à la conscience chrétienne est à l'étude, la Mère de Dieu, qui est aussi la Reine de France, en rendant à sa classe une pieuse et vaillante institutrice chrétienne, semble prendre en mains la cause de l'enseignement libre et dire aux catholiques découragés : "Ne désertez pas le drapeau de la liberté ; ne fuyez pas la lutte. Si disproportionnées que vous paraissent les forces en présence, ne tremblez point ; regardez Mlle Léonie Lévêque : pour vaincre, vous pouvez compter sur l'invincible alliée qui combat avec vous."

Alexandre PETIT.

EUCCHARISTIE

La communion ! chose étrange et merveilleuse ! Ce n'est pas une simple rencontre de Dieu et de l'homme, comme celles dont parlent les Livres Saints ; c'est Dieu entrant dans l'homme, pénétrant l'homme, et le changeant en lui-même.

Comment se préparer à une si grande action ? Les Anges eux-mêmes, avec leur pure et sublime nature, ne pourraient pas, sans témérité, s'approcher de la table sainte.

Cependant, le divin Sauveur, en nous donnant sa chair et son sang a dit : " Si vous ne mangez et ne buvez, vous n'aurez pas la vie en vous."

Malheur donc à celui qui s'éloigne de la communion, pour s'épargner la peine de purifier son cœur et de le rendre moins indigne de l'hôte divin qui veut bien le visiter ! Malheur à celui qui se jette sur le pain des Anges, comme sur une nourriture vulgaire, et fait subir à la chair très pure du Sauveur, le contact d'une âme souillée par mille imperfections !

Faut-il pourtant s'éloigner, parce qu'on est misérable ? Non. — Car l'Eucharistie est remède, en même temps que nourriture.

Si vous avez la conscience pure de toute faute grave, présentez-vous au Sauveur, comme un malade qui demande sa guérison. Détestez les fautes légères et les inclinations mauvaises qui vous rendent incapables de goûter la manne céleste, et de mettre à profit sa vertu perfective. Demandez au divin qu'il vous donne la santé de l'âme. Petit à petit, vous sentirez l'efficacité de la sainte médecine qui guérit toutes les infirmités humaines, et vous pourrez vous estimer moins indigne.

Ne vous pressez pas. Il faudra longtemps, peut-être, pour vous guérir, mais communiquez toujours, avec la ferme volonté de devenir meilleur, et la haine croissante des plus petites fautes.

Dès l'origine du monde, Dieu voyait son Eucharistie et la préparait. Voyez de loin vos communions. Quelques instants ravis à vos occupations ordinaires, est-ce assez pour ouvrir au Christ le chemin de votre âme ? Si vous arrivez à l'église sans avoir pensé à votre grande action, la Communion devient une surprise. Vous en êtes saisi, et ne savez plus, ni ce que vous faites, ni ce que vous dites. A moins, ce qui est pire, que votre âme, emportée par le travail des pensées vaines qui l'occupent d'ordinaire, ne songe point à la visite de Dieu présent en elle. Que devenir en cet état ? Le fils de Dieu est en vous avec toute sa vie ; mais ne trouvant ouvert aucun des vaisseaux par où il pourrait l'écouler, il la garde. Votre Communion est perdue. Le fleuve de vie a traversé votre âme sans rien féconder.

Voyez donc vos Communions plusieurs jours ou plusieurs heures à l'avance, selon qu'elles sont plus ou moins rapprochées.

Dites à votre âme : " Dieu va venir. — Bienheureux ceux qui sont appelés aux noces de l'Agneau."

Ecoutez la voix des Anges qui annoncent la visite de l'Epoux : Le voici, allez au-devant de lui : *Ecce sponsus venit, exite obviam*

ei. Dites-lui, à ce bien-aimé : “ Très doux Seigneur, préparez ce cœur qui vous attend.” Et ouvrez-le vous-même, ce pauvre cœur. Il est indigne, c’est vrai ; mais selon la belle pensée de sainte Catherine de Sienne, Jésus est digne de vous faire du bien. C’est pour cela qu’il vient en vous.

“ *Accipe librum et devora illum* : Prends ce livre, et mange-le,” disait une voix mystérieuse à l’Apôtre saint Jean (*Apoc. X, 9*). — Cette voix nous pouvons, si nous écoutons bien, l’entendre à la porte du tabernacle. Jésus-Christ est le livre de vie ; il faut le manger pour le bien comprendre. Une foule d’âmes saintes n’ont pas eu d’autre science que celle qu’elles puisaient dans leurs communions ; elles ont dit et fait des choses sublimes.

Si nous devons recevoir chez nous un grand personnage, longtemps à l’avance, tout serait prêt, pour qu’il pût entrer dans une demeure irréprochable. Ce que nous craignons le plus en pareil cas, c’est la surprise. Un meuble mal placé, le faux pli d’un rideau, un grain de poussière, c’est assez pour nous troubler et nous empêcher de jouir de l’honneur qu’on nous fait. Notre hôte est avec nous, nous ne sommes pas avec lui.

Sous cette image familière, reconnaissons nos communions. La plupart sont des surprises. Si Jésus ne dit rien à notre âme, quand il l’habite, si son adorable beauté semble avoir perdu la puissance de nous ravir, si le feu de son amour ne se fait pas sentir à notre cœur, s’il ne laisse en nous, après sa visite, que tristesse, inquiétudes et regrets, n’accusons que nous-mêmes. Jusqu’au moment de l’entrée de l’hôte divin, c’est à peine si nous nous sommes occupés de lui et de sa demeure. Il l’a surprise, pleine de ces petits désordres qu’une âme honnête ne peut souffrir, et dont elle se préoccupe et s’inquiète, au risque de perdre la joie et le bénéfice d’une visite qui devait être pour elle, une fête de douce mémoire. Quand pourrions-nous dire avec assurance : Mon cœur est prêt, Seigneur : *Paratum cor meum, Deus para’um cor meum*.

“ Qu’ils sont aimables, qu’ils sont aimés vos tabernacles, ô Dieu des armées ! Mon âme soupire et languit après les parvis du Seigneur, mon cœur et ma chair tres-saillent vers le Dieu vivant. Le passereau même trouve une demeure pour s’y réfugier, et la tourterelle, un nid, pour y déposer ses petits. Ah ! Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu, que je retrouve donc vos au-

“ tels ! Heureux ceux qui habitent votre demeure ; ils peuvent
 “ sans cesse y chanter vos louanges.

“ Un jour dans vos parvis vaut mieux que mille loin de vous.
 “ J'aime bien mieux être le dernier dans la maison de mon Dieu,
 “ plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs.”

Ainsi chantait David ou le pieux compagnon d'exil qui l'avait
 accompagné dans sa fuite devant Absalon. Et cependant, les ta-
 bernacles, les parvis, la maison de Dieu, dont il est ici question,
 ce n'est pas encore le temple magnifique que doit bâtir Sa'omon,
 c'est la tente provisoire de Sion, où sont recueillis les témoignages
 de la miraculeuse protection de Jéhovah, sur le peuple d'Israël.
 Et en présence de ces signes fragiles destinés à disparaître dans
 les tempêtes de la guerre et de la persécution, quelle pitié ! quelle
 ferveur ! Jusqu'à la défaillance, jusqu'à l'extase ! — Et nous qui
 possédons Dieu lui-même, Dieu en personne, réellement, substan-
 tiellement dans nos tabernacles, quels sont nos désirs, notre amour,
 nos joies, nos préférences ? — Hélas ! ! !

MONSABRÉ.



❁ Les Anciens Curés ❁

POUR LE CANADA ECCLESIASTIQUE

Nous nous permettons d'insister encore une fois
 auprès de MM. les curés qui n'ont pas encore envoyé
 la liste des noms de leurs prédécesseurs, et nous les
 prions de le faire sans retard, car il ne nous reste plus
 que deux mois pour préparer ce tableau intéressant.
 Comme nous l'avons déjà dit, il nous faut, autant que
 possible, les noms de baptême au long, et les années
 d'arrivée et de départ, années seulement.